

TD N° 2

La littérature algérienne des années 1950 :

Question : Lisez les deux extraits et faites sortir les références de la société algérienne des années 1950.

Extrait n°1 :

Mes tantes travaillaient l'argile et la laine. La courette était toujours encombrée de poterie. Voici à l'angle, près du portail, un gros tas de bois qui servira à la cuisson. L'argile se travaille dès le printemps, Baya et Khalti vont chercher dans des paniers, à plusieurs kilomètres du village. Les mottes sèchent au soleil dans la cours, puis elles sont écrasées et réduites en poussière. Avec cette poussière imbibée d'eau, mes tantes font une pâte dont elles emplissent les jarres. La pâte devient consistante au bout de deux jours. Il faut alors la malaxer vigoureusement et lui incorporer les débris d'un vieil ustensile broyé. Les grains de terre cuite ainsi ajoutés forment avec l'argile fraîche une pâte qui ne fendra pas. Il est temps de modeler. (...) Nana, souriante et très à l'aise, saisit l'argile entre ses petites mains pâles, triture, tâte, caresse : de ses doigts agiles sort une espèce de bâton qui s'allonge, vacille, zigzague comme un serpent. Lorsqu'elle juge suffisante la longueur, elle s'arrête, coupe la couleuvre en tronçons et, avec précaution, entoure la galette préparée par Khalti, alors munie d'une planchette bien lisse, elle tire l'argile, amincit le tronçon qui monte et dessine bientôt le bas de la paroi.

Mes tantes ne préparent que trois ou quatre ustensiles à la fois, parce que la cour est exiguë. Le dernier ustensile ébauché, Nana revient au premier qui a déjà séché un peu – nous disons qu'il a bu. Elle prend de nouveau un cylindre de pâte et l'ajoute à l'ébauche. Puis, à l'aide de la raclette, elle aplatit, tire, amincit l'argile, supprime les bavures. (...)

Le jour de la cuisson est un grand jour. Il est fixé à l'avance avec la plus grande circonspection. Il ne peut être ni un jeudi, ni un vendredi, car il ne faut pas contrarier le prophète. L'usage élimine le lundi pour des raisons obscures. De mémoire de potière, les meilleures cuissons s'obtiennent le mardi ou le mercredi, pourvu que les conditions atmosphériques soient favorables : il faut un ciel pur, un temps sec.

Extrait n°2 :

Le repas des noces

Dans la maison tout le monde pépiait et se répondait à la fois. Des fumets de ragoûts et de viandes rôties montaient de rez-de-chaussée. Les gamins, humant ces odeurs, n'y tinrent plus et, de nouveau, bondirent tous par la fenêtre.

Dans la cour, la troupe trouva les *meïdas* dressées ; les convives se servaient de belles tranches de mouton qui flottaient dans une sauce au safaran. Oh, toute cette viande !

Certaines femmes mangeaient avec leurs cinq doigts. Le rouge à lèvres fondait dans la graisse dont leur bouche était enduite. Cependant, à côté d'elles, les élégantes prenaient des airs de poupées articulées.

Les enfants s'infiltrèrent partout entre les groupes, raflant çà et là ce qu'ils pouvaient attraper, reste de viande ou de pain. Ils allaient plus loin dévorer aussi vite qu'ils en étaient capables les reliefs qu'ils chipaient. Autour d'eux des pigeons et tentaient de s'emparer des miettes.

Tante Hasna dont le buste, à la cause cassure des reins, se projetait en avant avait l'œil sur tout [...] Le bonheur l'inondait ! Elle régnait sur ce peuple de femmes. Droite et claire, une flamme l'habitait qui semblait effacer les contours d'un corps si encombrant.

Omar se sentit remarqué par elle. Au même instant, la main molle de sa tante l'agrippa au bras et eût tôt fait de l'extraire de l'essaim de mioches qui tournoyaient alentour.

-Va t'asseoir à côté de ta mère, lui souffla-t-elle au visage. Elle est là-bas.

Elle pointa le doigt et lui désigna Aïni.

- Va, avant qu'il ne reste plus rien à manger !

Prestement le garçon se faufila entre les invitées agglutinées autour des *meïdas*.

-Te voilà ! fit Aïni.

Elle ne paraissait pas contente ; elle croyait bon, devant les autres femmes, d'afficher une expression de sévérité.

- Mets-toi ici.

Elle s'écarta un peu, lui laissa une place entre elle et une inconnue. Celle-ci, tête baissée, avalait bouchée, sans une pause : la petite mère paraissait détachée de toute l'agitation environnante ; Omar la dévisagea. Dans un affreux bruit de succion, elle absorba une tranche de filet.

-On dirait, s'écria une voisine, on dirait vraiment que certaines femmes n'ont rien à se mettre entre la dent chez-elles ! Bouh !

Mais, soit que l'autre ne prit pas l'allusion pour elle, soit qu'elle fit la sourde oreille elle ne releva pas la remarque. Sans piper, elle continuait à piocher de l'index, du pouce et du majeur dans le plat commun. Celle qui avait parlé ainsi avait un beau visage aux grands traits que parquaient des airs supérieurs et imposants : elle était sûrement l'épouse d'un négociant ou d'un fabricant de tapis. Aïni ne dit rien. Néanmoins elle jeta des regards furtifs à sa pauvre voisine. Il s'y lisait de la pitié ; et tout d'un coup, ses yeux se chargèrent de ressentiments.

Se tournant vers son fils :

-Tiens, mange, ordonna-t-elle.

Elle brisa son morceau de pain, lui en fourra un bout dans les mains, puis le considéra, les sourcils froncés.

Le garçon avança la main vers le plat, et enthousiasme, y trempa son pain. Après un instant, il s'arrêta, la gorge contractée, ne pouvant plus manger.

Aïni mangeait aussi comme elle agissait par devoir.

Non loin de là, à une table voisine, Aouicha et Mériem mâchaient chaque bouchée avec une peine extrême.- Tu n'as plus faim ? demanda Aïni à son fils.

La femme à la noble figure intervient :

- Cet enfant n'a rien mangé !
- Mais oui, petite sœur, l'excusa Aïni.

Puis à Omar :

-va jouer, mon petit, dit-elle d'une voix douce et inflexible.

L'enfant contempla le pain abandonné sur la *meïda* dans une sorte de fascination, et il s'éloigna. Il n'aurait pu dire quelles pensées se déchaînaient dans sa tête. La sensation qu'il éprouva d'abord avec une netteté insupportable fut celle d'un étonnement douloureux. Cela le traversait comme une brûlure. Après, monta une interrogation : « Pourquoi me prive-t-on de pain ? », suivie bientôt d'une autre : « Qui me prive de pain ? ». Ce pain d'une blancheur de lait, pétri dans la fleur de farine, et ces gâteaux aussi, que les servantes commençaient à faire circuler, n'allaient pas manquer à sa santé.

Tous les enfants de la valle, semblait-il, avaient eu vent de la fête. Il en vint par bandes ; farouches, tout noirs, ils s'approchaient des tables avec précaution et flairaient. On leur jeter un os ou un croûton et on les chassait d'une taloche. Ils se sauvaient vers d'autres groupes.

Longtemps, trois d'entre eux, immobiles, raides, le nez en l'air, respirèrent les odeurs. De leurs yeux fiévreux, ils fixaient les convives qui n'en finissaient pas de manger, enregistrant chaque geste. Quand on leur tendait quelque chose, le plus fort des trois s'en saisissait. Les deux autres continuaient à surveiller les femmes qui dévoraient.

Enseignant : CHERRATI Abdelkader
E-mail : abdelkader.cherrati@cu-relizane.dz